

## Études littéraires et écologie du minoritaire

Vincent Bruyère

---

Engagement social et communautés d'allégeance  
Numéro 36, automne 2013

URI : [id.erudit.org/iderudit/1029378ar](http://id.erudit.org/iderudit/1029378ar)  
DOI : [10.7202/1029378ar](https://doi.org/10.7202/1029378ar)

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Résumé de l'article

Revisitant une scène tirée de la Relation de 1635 de Jean Brébeuf à la lumière du concept de planéarité, cet article propose de jeter les bases d'une écologie du minoritaire dans le domaine des études littéraires. L'analyse ira d'abord puiser dans la tension qui existe entre ce que l'histoire littéraire fait du travail de l'écriture et ce que l'écriture comme technologie du symbolique fait du discours de l'histoire, pour ensuite s'attacher aux effets de segmentation dans certaines oeuvres de la romancière acadienne France Daigle.

### Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa et Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN 1183-2487 (imprimé)  
1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer cet article

Vincent Bruyère "Études littéraires et écologie du minoritaire."  
*Francophonies d'Amérique* 36 (2013): 97-111. DOI :  
[10.7202/1029378ar](https://doi.org/10.7202/1029378ar)

---

Tous droits réservés © Francophonies d'Amérique, 2015

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

---



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)

# Études littéraires et écologie du minoritaire

Vincent Bruyère  
Emory University

## Domaine de recherche

AUTOUR D'UN MÊME RADICAL (*oikeion*) qui nous revient dans son opposition avec la sphère du politique et de la chose publique (*politikon*), il en va de l'écologie dans sa relation à l'économie (*oikonomikos*). À suivre Jean-François Lyotard dans « *Oikos* », écologie, par opposition à économie désigne une relation non fonctionnelle, ou du moins une *autre* relation avec l'idée de réserve. Cette opposition n'en finira pas d'être commentée par ceux et celles qui se font, dans cette nouvelle qualification géochimique de ce qui fait le présent, les historiens de l'Anthropocène<sup>1</sup>.

Il en va ainsi d'une écologie du minoritaire relativement à une scène de capture – d'une double capture, en réalité –, déjà en place au XVII<sup>e</sup> siècle dans les écrits de Jean de Brébeuf, où nous notons, premièrement, la préservation d'une réponse et, ensuite, à l'issue de l'échange, une capture de la parole qui s'opiniâtre :

Et quand nous leur preschons vn Dieu, Createur du Ciel & de la terre & de toutes choses : de mesme quand nous leur parlons d'vn Enfer & d'vn Paradis, & du reste de nos mysteres; les opiniastres respondent, que cela est bon pour nostre Pays, non pour le leur; que chaque Pays a ses façons de faire : mais leur

---

<sup>1</sup> Voir, par exemple, Karen Pinkus (2010), et Libby Robin et Will Steffen (2007 : 1699) : « *The Anthropocene defines the momentous and historical change in circumstances whereby the biophysical systems of the world are now no longer independent of the actions of people. It is the Epoch dominated by humans. People have officially and geologically changed the course of nature at a global scale. The idea of the Anthropocene demands an integration of biophysical and human history, and provides the over-arching reason why the history of people on Earth has become core business of this largely scientific group.* »

ayant montré par le moyen d'un petit globe que nous auons apporté, qu'il n'y a qu'un seul monde, ils demeurent sans réplique (Brébeuf, 1636 : 120)<sup>2</sup>.

Qu'elle ait eut lieu ou non, que l'histoire du didactisme missionnaire la valide et l'authentifie ou non, cette scène continue d'avoir lieu, au point de donner lieu. Extraite de la monumentale collection des *Relations des Jésuites de la Nouvelle France*, elle nous revient au seuil du littéraire sur la frange des arts oratoires et des arts administratifs, dans le corpus ambigu des récits de missionnaires que se partagent l'ethnohistoire et l'histoire de la littérature. Il s'agit d'une scène d'échange, ou plutôt de don, dans la mesure où, au dire du missionnaire, elle reste sans réponse, sans réplique. Mais qu'opposer aux rets du global et à ses icônes ?

Précisément, et à relire cette leçon de rhétorique que donne Brébeuf, ce qui reste inscrit dans l'absence de réplique forme un projet d'écriture. Plutôt que de commencer par parler de littérature, il sera d'abord question ici de cette projection, comme pour suspendre d'emblée avant de pouvoir même prétendre y revenir, mais non sans controverse, d'une part, tout ce qui fait qu'au Canada ou ailleurs – historiquement, constitutionnellement, institutionnellement, territorialement, économiquement et linguistiquement – il soit possible de parler de minorités culturelles, et de l'autre, tout ce qui fait qu'il soit possible de parler d'une minorisation littéraire sur la base de laquelle mettre en marche un processus de reconnaissance culturelle<sup>3</sup>. Cela ne reflète pas forcément un rejet du littéraire ou d'une certaine forme d'histoire littéraire, mais nous chercherons davantage à puiser dans la tension qui existe et persiste entre ce que l'histoire littéraire fait du travail de l'écriture et ce que l'écriture comme technologie du symbolique fait du discours de l'histoire. Une boucle se forme à l'intérieur de laquelle fonctionne aujourd'hui le discours des études littéraires. C'est ce que nous essaierons de voir d'une façon d'abord théorique en cherchant les bases d'une écologie du minoritaire, puis dans l'analyse de la segmentation dans certaines œuvres de la romancière acadienne France Daigle.

<sup>2</sup> Sur ce même passage voir également Normand Doiron (1985).

<sup>3</sup> Je fais dériver la notion de projet d'écriture de la remarque suivante de Jean-François Lyotard dans « *Oikos* » : « *Afterward, yes, when the work is written, you can put this work into an existing function, for example, a cultural function. Works are doomed to that, but while we are writing, we have no idea about the function, if we are serious* » (1993 : 100).

Il n'y aura donc pas d'état des lieux du minoritaire, mais seulement un effet de planéarité où se situe, comme en réserve, plutôt que comme une ressource, la réplique opiniâtre qui n'en finit pas de venir rendre la pareille au globe des Jésuites : une réservation en guise de réponse donc. Entre une théorie de la pluralité des mondes (« les opiniâtres répondent, que cela est bon pour nostre Pays, non pour le leur ; que chaque Pays a ses façons de faire ») et l'unité cosmologique-eschatologique du globe, entre le moment de confrontation ethnohistorique qui est « documenté » par la *Relation* et le présent dans lequel l'absence de réplique nous revient comme projet historiographique, ethnologique et littéraire, il en va de l'opposition que dessine Gayatri Spivak dans la troisième partie de *Death of a Discipline* :

*I propose the planet to overwrite the globe. Globalization is the imposition of the same system of exchange everywhere. In the gridwork of electronic capital, we achieve that abstract ball covered in latitudes and longitudes, cut by virtual lines, once the equator and the tropics and so on, now drawn by the requirements of Geographical Information Systems. [...] The globe is on our computers. No one lives there. It allows us to think that we can aim to control it. The planet is in the species of alterity, belonging to another system; and yet we inhabit it, on loan. It is not really amenable to a neat contrast with the globe. I cannot say "the planet, on the other hand." When I invoke the planet, I think of the effort required to figure the (im)possibility of this underived intuition (2003 : 72).*

En lieu et place d'une réplique, un « effort » reste à fournir comme travail de la différence. Il reste ce qui reste, et il ne cesse d'être fourni, ainsi que le montrent les anthropologues du global et de la modernité tardive, par les populations diasporiques ou déplacées qui, au quotidien, dans les trajectoires géopolitiques, esthétiques, sociales et économiques qui sont les leurs, et à l'échelle de la communauté hôte dans laquelle ces trajectoires s'insèrent et se définissent à la fois, font en sorte que l'imaginaire soit – sinon demeure – une force sociale (Appadurai, 1996)<sup>4</sup>. Une écologie du minoritaire lie donc une factualité de l'émergence – le fait de bégayer dans une langue (Parnet et Deleuze, 1977 : 10), d'écrire contre une politique de la langue qui fait en sorte, par exemple, qu'un

<sup>4</sup> Appadurai rappelle ainsi combien sont liés l'État-nation et le fait minoritaire : « *The ethical question I am often faced with is, if the nation-state disappears, what mechanism will assure the protection of minorities [...]?* » (1996 : 19).

locuteur puisse n'avoir qu'une langue et que ce ne soit pas la sienne<sup>5</sup> – à un effet d'ancrage dans un état des lieux : « Écrire comme un chien qui fait son trou, un rat qui fait son terrier » (Deleuze et Guattari, 1975 : 33). Ou encore au fait de « demeurer sans réplique », comme au dehors du globe qu'on nous tend. L'ambition de cette écologie est d'articuler ce champ de force et ces efforts d'écriture en un domaine de recherche en études littéraires.

### **Conditions d'observation**

Une littérature minoritaire arrive toujours trop tard, une fois qu'un discours de l'histoire littéraire a fait ses offices, c'est-à-dire une fois posées les questions (« qu'est-ce qu'une littérature minoritaire? ») et déterminé l'ordre des choses littéraires et ses échelles (nationale, mondiale, minoritaire, etc.), une fois établis les schémas d'identification de groupes et de corpus (patrimonial, canonique, sacré, populaire, etc.). Réciproquement, une écologie du minoritaire correspondrait à une redistribution des questions et des réponses, des silences et des répliques venant par exemple, et pour ce qui est de la présente étude, qualifier un domaine de recherche. Elle s'attacherait alors à redéfinir la formation des continuités et discontinuités, externes et internes, et l'imbrication des seuils du minoritaire, du national, ou du global, et de leur pertinence à l'égard de la définition d'un domaine de recherche : quels seuils pour quelles réponses, pour quelle réponse acceptable? Par extension : quelles questions pour quelle réorganisation du domaine des réponses et des seuils qui définissent ce domaine?

Un modèle développementaliste isole des phases, des périodes, des auteurs, des écoles, des typologies, des institutions. C'est à cet assemblage que se reconnaît une histoire littéraire. Il y a alors littérature minoritaire une fois reproduite à plus petite échelle une généalogie du fait littéraire. C'est dans la mesure où est reproduit, adapté ou rejeté un protocole d'analyse historiciste et culturaliste qu'il y a, ou qu'il n'y a pas, par exemple, de littérature franco-ontarienne. La plus-value est assez décevante, deux options s'offrant alors : soit prouver la conformité d'un texte ou d'un ensemble de textes par rapport à une typologie, soit

---

<sup>5</sup> Voir Jacques Derrida (1996).

l'inverse. Alternativement, Réda Bensmaïa note dans sa préface à la traduction américaine de *Kafka : pour une littérature mineure*, que : « *The concept of minor literature permits a reversal: instead of Kafka's work being related to some preexistent category or literary genre, it will henceforth serve as a rallying point or model for certain texts and "bi-lingual" writing practices that, until now, had to pass through a long purgatory before even being read, much less recognized* » (Bensmaïa, 1986 : xiv).

Du point de vue de son écologie, l'étude du fait minoritaire comme phénomène, inséparable d'une réflexion sur la catégorie de littérarité, prend la forme d'une provocation à travers laquelle il s'agirait de considérer ce qu'il en coûterait d'un point de vue anthropologique de repenser le statut culturel et historique de l'histoire littéraire ainsi que les unités de valeur qui lui confèrent une légitimité, tout comme ce qu'il en coûterait de ne plus pouvoir compter sur la co-implication entre le discours sur l'objet littéraire et les discours de subjectivation. La question est moins ici celle du potentiel médiateur ou du statut intermédiaire de l'objet littéraire que celle de la nature de la médiation à effectuer lorsqu'il ne peut plus s'agir pour le discours des études littéraires de restaurer un principe de continuité entre une conception de la destinée rationnelle de l'individu et l'objectivation collective de l'humanité à travers la réaffirmation des nationalismes culturels : « *Society is no longer organized in the interest of realizing cultural identity, which has now become an obstacle to the flow of capital rather than its vehicle* » (Readings, 1997 : 117).

Les études littéraires et les études culturelles telles que les institutions d'enseignement supérieur et de recherche tendent à les définir sont le produit d'une culture de la recherche. Comme telles, elles ont aussi à se définir par rapport à son système de sanctions morales et sociétales, tandis qu'elles *étaient* l'expression d'un projet de *Bildung*, organisées par un discours sur la formation du sujet de droit, membre d'une classe et reflet d'un idéal de participation culturelle. Plutôt que d'insister sur l'effet de rupture, ou pour couper court à une longue et délicate réponse à la critique qui soulignera que la recherche en études littéraires fait aussi, sinon d'abord, partie d'un projet d'enseignement, il faut souligner le fait que, dans un modèle de gouvernance dominé par les sciences sociales, une culture littéraire a été amenée à se définir, ne serait-ce que par défaut, par rapport à une géopolitique des aires culturelles, de même que par rapport à la politique (au sens cette fois où l'entend Jacques Rancière)

des études culturelles<sup>6</sup>. De ce point de vue, le minoritaire constitue une perturbation d'échelle relative à la distribution et à la redistribution des corps, des lieux et des compétences – philologiques, en particulier – qui, ainsi que l'a montré Arjun Appadurai, a contribué à la définition et à la quasi-naturalisation du caractère situé des phénomènes dits culturels.

Une perturbation similaire s'observe également en relation avec l'hypothèse d'un inconscient monothéiste de l'histoire littéraire. Terry Cochran écrit :

*Despite its overwhelmingly secular trappings, the prevailing model of literary understanding, which in the Western view of literature enjoys a hegemony beyond the reaches of opinion, draws deeply on a very particular interpretation of the Judeo-Christian tradition of sacred texts. This Western idea presumes that scripture or sacred literature derives initially from a carefully balanced relationship among language, ethnic identity, cultural unity, and the certainty of a specific ethnic group's election as the ideal interlocutor of a singular God. In this rendering, literature—which at its emergence is therefore sacred by definition—exists as the material giving testimony to a transcendental voice leaving its residue in the text that recounts its utterances. [...] Modern literary monotheism, secular in faith but sacred in concept, fuels the idea that the invisible force of collective identity reveals itself through time in the dominant medium diffusing the written word (2007 : 127-128).*

Cette reconstitution généalogique rend compte de pratiques qui consistent à produire un effet de référentialité à travers la mise en évidence d'une relation locale d'appartenance et de production. Dès lors, l'objet littéraire tient lieu de la coïncidence entre une communauté, un territoire, une histoire, un idiome dans certains cas, voire une élection. Ainsi dans *Theories of Africans: Francophone Literature and Anthropology in Africa*, Christopher Miller explique que l'armature de son étude est géographique et culturelle :

*[T]he principal works discussed here all come from a culturally coherent zone within West Africa. The ethnic group I concentrate on here is the Mande, composed of descendants of the medieval Mali empire, famous for their griots' oral traditions and producers of some [of] the francophone Africa's finest writers. [...] My hope is that the accumulation of information about this one culture will translate into lucid readings of the texts in question (1990 : 29).*

---

<sup>6</sup> Voir Jacques Rancière (2001). Sur la politique des aires culturelles, voir Arjun Appadurai (1996 : 11-16).

Non seulement le texte doit être rendu à sa vérité anthropologique dans la mesure où l'histoire de l'identité culturelle en Afrique occidentale apparaît comme profondément marquée par le discours des anthropologues de l'époque coloniale et leur rhétorique de l'altérité, mais également parce qu'il est à rendre, transformer, lire et commenter. Le texte, dans sa littéarité, est, en définitive, ce qui permet d'objectiver, de localiser et d'historiciser un savoir sur la différence culturelle. Réciproquement, ce savoir isole et consacre l'identité du texte littéraire dans un système de participation et de différenciation culturelle.

Cochran oppose deux types de sollicitation de l'objet littéraire, l'une visant la transparence historiciste et identitaire du texte, et l'autre, transcendantale, qu'il identifie à la dimension sacrée de l'écriture revisitée à travers le concept de *Gedankenexperiment*. Cette opposition peut être à la fois dépassée et contextuellement approfondie si l'articulation entre littérature et culture est elle-même traitée comme une « expérience de pensée » à situer dans le discours historiographique et à historiciser comme telle. C'est sur ce paradoxe qu'il conclut son essai : « *History itself, as a primarily literary phenomenon that inventively seeks to discern and express the continuity of mind in time, becomes yet another version of a thought experiment that allows for thinking the present's relationship to a constructed past* » (Cochran, 2007 : 141). Cette différenciation fonctionnelle entre raisonnement historiciste et raisonnement spéculatif est, d'une certaine façon, datable. Elle correspond à ce que Michel de Certeau décrit comme la naissance de l'historiographie moderne en Europe. Une lacune travaille l'opération historiographique sous la forme de l'énigme du commencement et, de fait, d'une division : « [C]e refoulé ne cesse de revenir dans [le] travail [de l'historiographie], et on peut l'y reconnaître, entre autres marques, dans ce qu'y inscrivent la référence à une "production" et/ou le questionnement placé sous le signe d'une "archéologie" » (Certeau, 1975 : 20). Le fait de production est identifié comme le premier fait historique, mais le premier fait historique sur le modèle duquel la factualité historique sera identifiée doit également être produit. Le fait de production est cependant de l'ordre du spéculatif. Il est uniquement envisageable à partir de l'abstraction qui lui donne lieu dans l'imaginaire de la modernité comme figure de pensée et de discours – et, par extension, comme littéarité –, cette dimension littéraire de l'écriture relevant toujours déjà l'opération historiographique (Certeau, 1975 : 21). La référence au commencement que la question de



la production permet d'isoler dans le discours moderne de l'histoire est le lieu d'une différenciation entre *res factæ* et *res fictæ*, entre un discours du savoir (ethnographique, historique, clinique, etc.) et ce qui est rejeté du côté de la fable ou, en d'autres termes, dans le domaine de la fiction. Qu'elle prenne la forme ethno-anthropologique de *Theories of Africans* ou une autre forme, la référence au commencement permet ainsi de penser la dimension spéculative de l'opération historiographique dans son rapport à l'objet littéraire. C'est également au niveau de l'inscription de cette référence introuvable dans une séquence narrative que devient possible l'analyse de mobilisations culturalistes et historicistes ainsi que la mise en évidence d'un objet littéraire auquel se rapportent ces mobilisations critiques.

### Argument

On entrera donc par n'importe quel bout, aucun ne vaut mieux que l'autre, aucune entrée n'a de privilège, même si c'est presque une impasse, un étroit boyau, un siphon, etc. (Deleuze et Guattari, 1975 : 7).

Un discours de l'histoire littéraire et la théologie politique qui l'accompagne gravitent autour du quasi-argument ontologique selon lequel « une œuvre qui n'est pas lue n'existe pas » (Hotte, 2002 : 40), avec comme provision son renversement : une communauté qui ne lit pas n'existe pas<sup>7</sup>. Entre les deux propositions, dans le délié du texte et de la communauté, du Verbe et de la chair, de l'œuvre et de l'absence d'œuvre, s'ouvre un champ d'observation dans lequel l'œuvre est simultanément l'objet d'une observation relative à la fabrique du lien social, et une perspective sur l'artificialité du social. Elle est à la fois *effet* et *formation*, *fait* et *faire*, où ce « et » – qu'il revient à une lecture d'assigner – a valeur d'ancrage et d'effectuation.

Examinons par exemple de ce point de vue le travail narratif de France Daigle où je ne chercherai pas à lire les figures du nationalisme acadien ou d'un irrédentisme francophone canadien hors Québec, mais à le situer comme une réflexion sur le lien entre pratique et possible. Cela implique de ne pas commencer par le présupposé d'une dimension collective, nationaliste, territoriale et minoritaire de l'œuvre de Daigle, mais par celui de sa dimension écologique. L'accent est alors mis

---

<sup>7</sup> Voir également François Paré ([1992] 2001).

sur la segmentation – renvoyant à la logique de ce que François Paré appelle les « intermittences du récit », plutôt qu'au segment (acadien, canadien, francophone, nord-américain, deltaïque, transnational, voire agoraphobique), à l'effet de simultanéité, plutôt que de cohérence. Il faudra faire comme si on pouvait entrer par n'importe quel segment de *La beauté de l'affaire* (1991), *La vraie vie* (1993), *Pas pire* (1998), *Un fin passage* (2001), *Petites difficultés d'existence* (2002), rassemblés ici par l'importance des effets de segmentation. Ainsi, on entre toujours dans un espace narratif partagé, avec pour horizon – et ce, en vertu des effets de récurrences (dits transfictionnels) – la limite du narratif.

Tandis que des lignes narratives courent d'un livre à l'autre (l'histoire de Carmen et de Terry dans *Pas pire*, *Un fin passage* et *Petites difficultés d'existence*, de même que celle d'Étienne, puis d'Étienne et Ludmilla, celle de Hans, celle d'Élizabeth), d'autres hésitant à se former, ainsi dans *La beauté de l'affaire*, apparaissent dans la raréfaction de leur possibilité comme un pied de nez à Aristote<sup>8</sup>. L'histoire du « suicidé inexact » dans *Un fin passage* se développe dans la limite d'un « finir de se débattre avec les choses » (Daigle, 2001 : 20) sous la forme de ce qui s'apparente à une persistance rétinienne du vécu :

Il est curieux, quand même, que ni toi, mon fils, ni toi, ma femme – mais qui êtes-vous au juste? –, n'ayez été l'objet de la dernière parcelle de l'infime énergie que j'ai pu diriger vers la terre. [...] Cette onde minime s'est infiltrée dans un commerce d'une ville américaine, je crois – je perds de plus en plus la trace – et a fait se glisser dans les mains d'une jeune fille cette musique que j'aimais tant, ces *Notes orphelines* – je ne sais même plus qui les a composées – toutes d'air et de vent. Ce glissement, cette progression presque insensible, voilà tout ce que j'ai pu encore faire, car pour ce qui est de la jeune fille, elle avait les mains ouvertes (Daigle, 2001 : 130).

Cette ligne de vie est liée aux autres par juxtaposition alors même qu'elle parvient à se délier du reste. Elle devient ligne directrice alors qu'elle sert de coda au faisceau d'existences parallèles qui fait le livre. Le lien se fait alors métafictionnel dans un effet de simultanéité qui rend difficile à déterminer où finit la fiction et où commence le commentaire sur elle ou, autrement dit, à décider entre les limites de *son* histoire et de *celles* des autres.

<sup>8</sup> Sur la narrativité des mouvements péristaltiques dans *1953 : chronique d'une naissance annoncée*, voir Paré (2004).

Dans le cas de l'*Histoire de la maison qui brûle*, on arrive mal à distinguer entre ce qui constitue l'histoire de la maison incendiée et le regard sur cette histoire, où chacun de ses moments est « vaguement suivi » d'un regard sur le fragment de l'histoire et sur sa fragmentation jusqu'à effacer, au risque du récit lui-même, la validité de la distinction entre narrativité et narration. Les vignettes astrologiques qui rythment *Pas pire*, tout comme les consultations du Yi King qui scandent *Petites difficultés d'existence*, assurent l'effet de différenciation entre ligne de vie et discours du récit biographique, en même temps qu'elles contribuent à la remise en question de l'effectuation de cette différence. Leur multiplication résout la question de l'autobiographique par une complication du rapport métafictionnel.

Cette intensification trouve son expression dans l'ouverture de *Pas pire*, à travers la juxtaposition entre, d'une part, le mouvement centrifuge qui positionne le sujet par rapport à des singularités (lieux et monuments nommés) et en fonction de turbulences (le vent) – une conjoncture qui se retrouve également dans « Tending Towards the Horizontal: Text » –, et, de l'autre, la vision cartographique/géographique d'un monde fait de surfaces descriptibles (l'embouchure de certains fleuves est deltaïque par projection), mais qui, en tant que fonctions d'une vue de nulle part, effacent délibérément l'appareil déictique qui le supporte. Entre les deux, une hypothèse : « Reflétant sans doute la nature et l'esprit des scientifiques qui les ont étudiés et décrits, les deltas comportent des aspects profondément humains » (Daigle, [1998] 2002 : 10). Ce raccord sert de point de passage entre fiction et réalité pour constituer la forme narrative du réel, non pas dans un rapport de dérivabilité – « *I cannot say "the planet, on the other hand."* » (Spivak, 2003 : 72) –, mais d'agencements. En cela, la segmentation du récit chez Daigle forme « *a complex gloss upon the word "meanwhile"* » (Anderson, 1991 : 25). C'est en ces termes que Benedict Anderson pense un certain classicisme du roman dans l'histoire de la dimension culturelle des nationalismes où la notion de simultanéité donne à un groupe, dispersé ou trop large, l'assurance non seulement d'une continuité dans le temps, mais aussi de la congruence des efforts et des activités de ses membres.

Invitation, visite, investissement, accompagnement, offrande, emprunt, promesse, pari, service rendu, jusqu'aux questions laissées sans réponses et aux frôlements des personnages qui se connaissent,

se reconnaissent, ou s'ignorent, il faudrait, pièce à pièce, morceau par morceau, reconstituer les liens, les calculs, et les trajectoires, celle, par exemple, des diamants de Hans achetés en Hollande, revendus à San Francisco, resurgissant dans le sud de la France montés en broche pour nouer la relation entre un couple de Moncton et un peintre en fuite. Leur relation s'approfondit dans *Petites difficultés d'existence*, où la broche offerte permet d'acheter des tableaux qui serviront à leur tour de présents. Il ne s'agit que d'un parcours possible, partiellement reconstitué, imparfaitement poursuivi. À l'image du casse-tête de Hans qui décompose et recompose une peinture de Brueghel dans l'espace et dans le temps, d'un continent à l'autre, on entrevoit l'ampleur d'un travail de lecture. Mais à quel effet? D'une scène d'échange à l'autre, à travers une hésitation entre l'intensification des effets de simultanéité et la question de ce qui contextualise l'effet de simultanéité, Daigle transforme l'effet de simultanéité en un milieu d'obligations : « Pour exister en toute légitimité, un espace n'a besoin que d'une seule chose : que l'on s'y meuve » (Daigle, [1998] 2002 : 54).

L'échange primordial ne fait pas scène. Dans l'histoire des formes de l'imaginaire social, l'effet de simultanéité n'est pas une propriété physique, mais le produit d'une modernité qui naturalise la simultanéité comme milieu homogène de répliquabilité.<sup>9</sup> Anderson laisse toutefois de côté la question de ce qui vient en premier, à savoir la technologie qui rend la simultanéité possible (la presse quotidienne, l'imprimé, le musée, l'atlas, le télégraphe, une politique de la langue, etc.), ou un désir sans sujet nommable d'être ensemble. Autrement dit, les structures de médiation sont à comprendre et à décrire comme projets *et* comme processus (Smail, 2008 : 104). Cette oscillation a valeur de commencement. Et pour revenir à ce qui a été décrit dans la section précédente comme condition d'observation : c'est au niveau de l'inscription de cette référence introuvable à un commencement dans une séquence narrative que devient possible l'analyse d'un certain nombre de mobilisations culturalistes et historicistes, ainsi que la mise en évidence d'un objet

<sup>9</sup> « *What has come to take the place of the mediaeval conception of simultaneity-along-time is, to borrow again from Benjamin, an idea of "homogeneous, empty time," in which simultaneity is, as it were, transverse, cross time, marked not by prefiguring and fulfilment, but by temporal coincidence, and measured by clock and calendar* » (Anderson, 1991 : 24).

littéraire auquel ces mobilisations critiques se rapportent. Cet objet sera donc historique et collectif en tant qu'il coexiste avec d'autres modèles d'organisation du temps et de l'action (historiographie, mythe, science-fiction, glaciologie, etc.). Par conséquent, il serait possible de dire que tout texte, imprimé ou non, roman comme relation missionnaire, et donc toute trajectoire biographique, voire toute géographie – et cela vaut pour Daigle et Brébeuf – est pris de façon rétrospective dans cette logique de médiation de l'effet de simultanéité, comme si à chaque fois, il s'agissait d'une intervention qui rejouait cette histoire, ainsi Daigle et Brébeuf par exemple. De la même façon, certains membres de la communauté aborigène de la côte nord-ouest de l'Australie « *treat the ancestral past as the geological material of the present* » (Povinelli, 2006 : 38). De même, le réaménagement touristique des rives et du courant de la rivière Petitcodiac par les Irving dans *Pas pire*, donne lieu à l'histoire acadienne (Daigle, [1998] 2002 : 93-95).

### Coda

Un effort d'écriture est perceptible dans la relation d'un autre missionnaire jésuite. Jérôme Lalemant écrit au père André Castillon :

Vn tremblement de terre de plus de deux cents lieuës en longueur, & de cent de largeur, qui font en tout vingt mille lieuës, a fait trembler tout ce païs, où l'on a veu des changements prodigieux; des Montagnes abysmées, des Forests changées en des grands Lacs, des Riuieres qui ont disparu, des Rochers qui se sont fendus, dont les debris estoient poussez iusques au sommet des plus hauts arbres; des tonnerres qui grondoient sous nos pieds, dans le ventre de la terre, qui vomissoit des flammes; des voix lugubres qui s'entendoient avec horreur; des Baleines blanches & Marsoüins qui hurloient dans les eaux : Enfin tous les Elements sembloient estre armés contre nous, & nous menaçoient d'un dernier mal-heur (1664 : 26).

L'événement tectonique laisse des traces et des dates. D'autres (Charlevoix et Marie de l'Incarnation) en parlent, différemment, chacun avec sa propre version d'une rhétorique du courroux divin et de sa manifestation dans l'histoire (Berthiaume, 1982).

Pour Lalemant, le séisme est un événement de parole qui accomplit une parole : « Le Ciel & la Terre nous ont parlé bien des fois depuis vn an. [...] ces voix de l'air muettes & brillantes, n'estoient pas pourtant des paroles en l'air, puisqu'elles nous presagoient les conuulsions qui

nous deuoient faire trembler, en faisant trembler la Terre » (1664 : 36). Le récit de cet événement conservé dans les *Relations des Jésuites de la Nouvelle France* est reconnaissable entre tous, au sens où il accomplit une simultanéité typologique :

*[T]he here and now is no longer a mere link in an earthly chain of events, it is simultaneously something which has always been, and will be fulfilled in the future; and strictly, in the eyes of God, it is something eternal, something omnitemporal, something already consummated in the realm of fragmentary earthly event* (Erich Auerbach, cité par Anderson, 1991 : 24).

Cet accomplissement devient chez Lalemant ancrage dans un état des lieux : ancrage administratif quant à la fonction de relai la *Relation* elle-même, mais aussi intensément terrestre, à travers un autre relai, environnemental quant à lui. Une autre horizontalité – un autre « *meanwhile* » – est ainsi aménagée sur un mode mineur au sein d'une simultanéité de type médiéval, tandis que Lalemant écrit et que chantent les baleines.

## BIBLIOGRAPHIE

- 
- ANDERSON, Benedict (1991). *Imagined Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, nouv. éd., London, Verso.
- APPADURAI, Arjun (1996). *Modernity At Large: Cultural Dimensions of Globalization*, Minneapolis, University of Minnesota Press.
- BENSAÏA, Réda (1986). « Foreword: The Kafka Effect », traduit par Terry Cochran, dans Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Kafka, Toward a Minor Literature*, traduit par Dana Polan, Minneapolis, University of Minnesota Press, p. ix-xxi.
- BERTHIAUME, Pierre (1982). « Le tremblement de terre de 1663 : les convulsions du verbe ou la mystification du logos chez Charlevoix », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 36, n° 3 (décembre), p. 375-387.
- BRÉBEUF, Jean de (1636). *Relation de ce qui s'est passé aux Hurons, en l'année 1635, envoyée à Kébec au Père Le Jeune, par le Père Brébeuf*, dans Reuben Gold Thwaites, (dir.), *The Jesuit Relations and Allied Documents: Travels and Explorations of the Jesuit Missionaries in New France, 1610-1791*, vol. VIII : Québec, Hurons, and Cape Breton, 1634-1635, Cleveland, Burrows Brothers, 1896-1901.
- CERTEAU, Michel de (1975). *L'écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard.

- COCHRAN, Terry (2007). « The Knowing of Literature », *New Literary History*, vol. 38, n° 1 (hiver), p. 127-143.
- DAIGLE, France (1984). *Film d'amour et de dépendance : chef-d'œuvre obscur*, Moncton, Éditions d'Acadie.
- DAIGLE, France (1985). *Histoire de la maison qui brûle : vaguement suivi d'un dernier regard sur la maison qui brûle*, Moncton, Éditions d'Acadie.
- DAIGLE, France (1991). *La beauté de l'affaire : fiction autobiographique à plusieurs voix sur son rapport tortueux au langage*, Montréal, Nouvelle Barre du Jour; Moncton, Éditions d'Acadie.
- DAIGLE, France (1992). « Tending Towards the Horizontal: Text », *Tessera: Talking Pictures=Lire le visuel*, vol. 13 (hiver), p. 64-73.
- DAIGLE, France (1993). *La vraie vie*, Montréal, Éditions de l'Hexagone; Moncton, Éditions d'Acadie.
- DAIGLE, France (1995). *1953 : chronique d'une naissance annoncée*, Moncton, Éditions d'Acadie.
- DAIGLE, France ([1998] 2002). *Pas pire*, Montréal, Éditions du Boréal, coll. « Boréal compact ».
- DAIGLE, France (2001). *Un fin passage*, Montréal, Éditions du Boréal.
- DAIGLE, France (2002). *Petites difficultés d'existence*, Montréal, Éditions du Boréal.
- DELEUZE, Gilles, et Félix GUATTARI (1975). *Kafka : pour une littérature mineure*, Paris, Éditions de Minuit.
- DERRIDA, Jacques (1996). *Le monolinguisme de l'autre ou la prothèse d'origine*, Paris, Éditions Galilée.
- DOIRON, Normand (1985). « "La Réplique du monde" », *Études françaises*, vol. 21, n° 2 (automne), p. 61-89.
- HOTTE, Lucie (2002). « La littérature franco-ontarienne à la recherche d'une nouvelle voie : enjeux du particularisme et de l'universalisme », Lucie Hotte (dir.), *La littérature franco-ontarienne : voies nouvelles, nouvelles voix*, Ottawa, Le Nordir, p. 35-47.
- LALEMANT, Hierosime (1664). *Relation de ce qui s'est passé de plus remarquable aux missions des Pères de la Compagnie de Jesus en la Nouvelle France, es années 1662 & 1663*, Paris, Sébastien Cramoisy, dans Reuben Gold Thwaites, (dir.), *The Jesuit Relations and Allied Documents: Travels and Explorations of the Jesuit Missionaries in New France, 1610-1791*, vol. XLVIII : *Lower Canada, Ottawas: 1662-1664*, Cleveland, Burrows Brothers, 1896-1901.
- LYOTARD, Jean-François (1993). « *Oikos* (1988) », *Political Writings*, traduit par Bill Readings et Kevin Paul Geiman, Minneapolis, University of Minnesota Press, p. 96-107.
- MILLER, Christopher L. (1990). *Theories of Africans: Francophone Literature and Anthropology in Africa*, Chicago, The University of Chicago Press.

- PARÉ, François ([1992] 2001). « Conscience et oubli : les deux misères de la parole franco-ontarienne », *Les littératures de l'exiguïté*, Ottawa, Le Nordir, p. 163-178.
- PARÉ, François (2004). « France Daigle : intermittences du récit », *Voix et images*, vol. 29, n° 3 (printemps), p. 47-55.
- PARNET, Claire, et Gilles DELEUZE (1977). *Dialogues*, Paris, Flammarion.
- PINKUS, Karen (2010). « Carbon Management: A Gift of Time? », *The Oxford Literary Review*, vol. 32, n° 1 (juillet), p. 51-70.
- POVINELLI, Elizabeth A. (2006). *The Empire of Love: Toward a Theory of Intimacy, Genealogy, and Carnality*, Durham, Duke University Press.
- RANCIÈRE, Jacques (2001). « Ten Theses on Politics », *Theory & Event*, vol. 5, n° 3, [n. p.], [En ligne], [[http://muse.jhu.edu/journals/theory\\_and\\_event/v005/5.3ranci.html](http://muse.jhu.edu/journals/theory_and_event/v005/5.3ranci.html)] (9 juin 2014).
- READINGS, Bill (1997). *The University in Ruins*, Cambridge, Harvard University Press.
- ROBIN, Libby, et Will STEFFEN (2007). « History for the Anthropocene », *History Compass*, vol. 5, n° 5 (août), p. 1694-1719.
- SMAIL, Daniel L. (2008). *Deep History and the Brain*, Berkeley, University of California Press.
- SPIVAK, Gayatri Chakravorty (2003). *Death of a Discipline*, New York, Columbia University Press.